Amphigouri et Bozar

Nous vivons une époque amphigourique où la confusion vire au Bozar : c'est un peu la catastrophe (mieux encore la cata), entend-on dire, par exemple. Qu'est-ce donc qu'une « miette de catastrophe » ? Un désagrément, un ennui, une contrariété, un souci, un tracas…, un rien sans conséquence « majeure », qui s'oppose à l'accident de grande proportion, à l'événement brutal qui bouleverse le cours des choses, dont les conséquences sont particulièrement graves, voire irréparables. La langue française a en tout cas de la ressource pour qualifier un « léger cataclysme ».

Les exemples abondent, la formule est simple, prenez un superlatif et atténuez-le avec un « quantificateur de l'intensité faible », comme disent les grammairiens. Vous aussi, bricolez aisément des expressions originales en phase avec le goût contemporain pour l'hyperbole et l'emphase. Derrière cette figure de style toute neuve, à laquelle ne manque qu'un nom, c'est, en réalité, la finitude de l'existence humaine qui est tapie. « C'est peu dire », les mots sont faibles et insuffisants et ils manquent toujours le réel et surtout la richesse des sentiments et des perceptions. Se profilent ainsi de grandes questions existentielles.

Nous vivons une époque emphatique tellement émerveillée d'elle-même qu'elle n'a pas de mots assez gros pour se qualifier. Les superlatifs foisonnent ; un nombre incroyable de bêtises sont « géniales » (parfois seulement un peu géniales) au risque de se trouver à court d'enflure. Pour faire ronfler l'expression, il faut alors recourir à super — assez commun —, hyper ou méga et leurs variantes.

Le monde moderne est peuplé d'égéries de firmes de cosmétiques, d'icônes de la modernité… Pêle-même, Shangai, certain guéridon design, l'arobase, le musée Guggenheim de Bilbao, la Cité radieuse du Corbusier, l'une ou l'autre bagnole, la cigarette, Duchamp et Marylin Monroe ont été élevés au rang d'icônes de la modernité. Comme si la pauvre Norma Jean n'avait pas eu assez de malheurs, elle vient de se faire détrôner par une ex-mannequin qui a épousé un chef d'État, ce qui, reconnaissons-le, n'est effectivement pas banal. L'expression est très sérieusement venue sous le clavier d'un chroniqueur de *L'Express*.

Les rebelles, qui sont parfois des héros de série culte, quand ils ne vont pas de challenge en challenge[1] font de la résistance, ce qui, en général, signifie qu'ils rechignent à payer leurs impôts comme le menu fretin.

Découvre-t-on un baleineau d'un genre assez rare sur une plage française que l'événement est affublé de l'épithète « historique ». Mais le pompon revient tout de même au journaliste qui a qualifié la récente mise aux enchères d'une collection d'œuvres d'art de « vente du siècle », ce qui a fait rire *Libération* qui faisait remarquer que nonante-et-un ans devaient encore s'écouler pour que le siècle s'achève.

Cependant, il arrive qu'une institution se déprécie pour se rendre plus tendance. Le Palais des Beaux-Arts est devenu Bozar. En plus d'être très laide et de faire songer au langage phonétique des textos, l'appellation a fâché la commission de contrôle linguistique qui a donc interpellé le Premier ministre : Bozar sonne trop français. Il paraît que l'histoire fait sourire les néerlandophones ; quant à la direction des Beaux-Arts, elle « appelle simplement à un peu de bon sens », ce qui est un comble après avoir inventé un nom aussi farfelu et ridicule.

Lucien Noullez feignait avec ironie de craindre que l'exemple ne soit suivi et que l'on organise dorénavant The Zabeth violin show[2], ce qui, assure-t-il, montrerait aux jeunes que la culture classique est « méga cool ».

Au fond, si c'était le cas, si ces liftings permettaient aux jeunes de prendre plaisir à écouter de la musique, qui s'en plaindrait ? Mais cet objectif n'est sans doute pas atteint, car pour être *trop*, il vaut mieux en faire moins. ■

1 Luc Van Campenhoudt, « Le challenge du rebelle », *La Revue nouvelle,* n° 1, 2009.

2 Lucien Noullez, « La Zabeth, mode d'emploi », *La Libre Belgique,* 19 mai 2005.